

Soyinka

Du témoin comme receleur

Wole Soyinka. *Cet homme est mort*. Belfond, 1986

Francine Bordeleau

Number 27, March–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20700ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (1987). Review of [Soyinka : du témoin comme receleur / Wole Soyinka. *Cet homme est mort*. Belfond, 1986]. *Nuit blanche*, (27), 25–25.

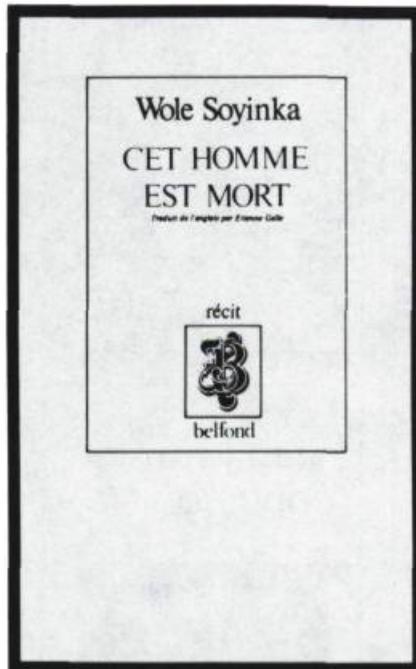


SOYINKA: DU TÉMOIN COMME RECELEUR

Dans la très grande majorité des démocraties occidentales, le pouvoir, il faut bien l'admettre, s'exerce à la petite semaine. Coupures budgétaires par-ci, réformes fiscales par-là sont encore les meilleurs moyens que l'on ait trouvés pour affliger le bon peuple; les lois, politiques et mesures diverses (bref, l'appareil administratif) isolent le bourreau de son objet qui devient ainsi une masse d'individus anonymes et indifférenciés.

Ailleurs, par contre, on connaît tout le potentiel jouissif du pouvoir. On sait aussi que cette jouissance ne s'éprouve pas par papiers interposés mais bien dans le corps à corps, dans le contact charnel et personnalisé. Voilà ce qui, en fait, différencie le totalitarisme (représenté par un potentat) de la démocratie (représentée par un administrateur): l'acharnement sur un corps précis jusqu'à son anéantissement, le fantôme suprême étant de parvenir, de cette manière, au génocide. Qui sait exercer le pouvoir en s'abandonnant à la jouissance qu'il procure s'amuse des hommes, les tient en captivité et les tue lentement.

C'est là vraiment «la condition sociale de la tyrannie: cet homme est mort, un chien est mort, le problème n'existe plus», écrit Wole Soyinka, Nigérian et plus récent lauréat du prix Nobel de littérature. Prisonnier politique de 1967 à 1969 parce que, grosso modo, il s'improvisa négociateur entre les partisans de la sécession biafraise et le régime militaire de Gowon, Soyinka s'est donné une mission: témoigner et dénoncer. Une mission risquée car le témoin doit se faire gardien de la douleur collective et receleur d'atrocités, ne jamais oublier «l'humiliation quotidienne de la peur», ce «seul sentiment digne de tous ceux qui n'ont pas reçu avant la naissance une injection d'hormones d'asservissement et de servilité». Il doit dès lors devenir sujet politique et souffrant plutôt que sujet tout court. Le danger consiste ici à abdiquer le projet littéraire au profit d'un



compte rendu circonstancié prévisible et attendu de l'atrocité. Or ce compte rendu, les rapports annuels du groupe Amnesty International le font très bien. À l'écrivain qui, par la force des choses, devient témoin, il est permis de demander plus (comme l'on demande à l'écrivain qui rédige son autobiographie davantage qu'un plat ramassis d'anecdotes).

L'écrivain-témoin impose au lecteur un double malaise (je parle ici du lecteur occidental moyen, gras au physique ou au moral, réjoui, chauffé, éclairé) généré par la teneur du message: comment, en effet, peut-on exiger d'un individu qui non seulement hurle mais a vécu le totalitarisme, de faire en plus de la littérature? Et que rejoint chez nous ce message: l'âme ou la petite fibre sensiblarde qui en redemande? Il n'est alors pas évident que le témoin atteigne son but. Et souvent, la charge émotive de ces œuvres

est tellement forte qu'elle annule tout le reste, jusqu'à et y compris le sens critique que de toutes façons la morale interdit de pratiquer.

Soyinka, tout Nobel qu'il soit, n'y échappe pas. Il nous fait heureusement participer à quelque chose de plus: la lente désagrégation, tant physique que morale, de l'individu confronté à l'univers carcéral. Il atteint là, parfois, à l'ontologique, à un dire profond qui révèle nos propres terreurs, tout Occidentaux et libres que nous soyons. Car cette dépossession, voire cette déperdition de soi, cette objectivation de l'être ne sont pas réservées au prisonnier. Cependant, dans un espace concentrationnaire, la dépossession se concentre en effet et rien de soi ne peut y échapper. Sauf l'imaginaire, le délire, les fantasmes. Et voilà bien la différence: dans le monde de Soyinka, c'est le corps qui lâche le premier, mais quelle force de l'âme et de l'encéphale. Dans le monde ordinaire, celui qui se prétend libre, le corps persiste, mais inhabité.

Soyinka parvient à exprimer la dignité qui ne pourrait se vivre, selon l'auteur nigérian, que dans l'humiliation et la lutte pour s'en extirper vaille que vaille. Il est alors impossible, dans ce contexte, de ne pas toucher à l'essentiel puisque le simple fait de survivre débouche sur un acte de grandeur. Soyinka n'avait nul besoin de chercher à nous convaincre en nous coinçant parfois dans le pathétique, un pathétique qui ne provient pas des mots, mais d'un je surdéterminé.

Ce n'est certes pas le Soyinka politique que l'Académie suédoise a couronné, mais le Soyinka auteur dramatique, poète et romancier. Il serait souhaitable que les éditeurs diffusent davantage ces œuvres plutôt que des récits destinés trop ostensiblement et trop sempiternellement à nous «conscientiser». ■

Wole Soyinka. *Cet homme est mort*. Belfond, 1986; 22,95 \$